



## *Sur la plage de Belfast* de Henri-François Imbert

Après avoir découvert un film inachevé dans une vieille caméra super 8 qu'une amie a achetée quelques années plus tôt chez un brocanteur de Bangor, non loin de Belfast, Henri-François Imbert le fait développer. Fasciné par les séquences étranges qu'il y trouve – distillant non pas une nostalgie, mais peut-être une inquiétude – (une famille au bord de la mer, une femme tendant un miroir à celui qui la filme, quelques images tremblées d'un magasin et d'une rue), il part en Irlande du Nord, à la recherche de ces gens et décide de faire de cette quête un documentaire, d'enregistrer ses rencontres, ses impressions et ses déambulations. Belle et insolite idée de départ qui le poussera, durant tout ce temps, en avant, tentant de remonter le fil invisible qui le lie à des étrangers, d'amenuiser la distance qui le sépare d'eux. Magnifique découverte qui contribue à son exil et, de cette manière, à ne pas profiter de sa situation de cinéaste pour amener le monde à lui, mais au contraire pour en effectuer l'exploration. Dans ce dévouement sans ambiguïté le film se joue, nourri par un réel qu'il a choisi de provoquer et de bouleverser, grâce à une émotion que le réalisateur garde près de lui dans sa voix et dans sa manière d'enregistrer les événements, les troubles ou les latences.

Les nombreux travellings de *Sur la plage*

*de Belfast* témoignent, non d'une fuite ou d'un renoncement, mais de l'élancement, de la folle envie d'un renouement, d'une impatiente incertitude. Ils secrètent les pigments saturés, concentrés, comme artificiels des paysages irlandais (le bleu du ciel ou de la mer, le vert des forêts, le rouge des rails, le gris des routes, le brun des usines et des grues), les couleurs de l'origine, celles d'un temps rebroussé qui s'appréhende pourtant par une poursuite au devant. Ils rythment les allers et retours entre Belfast et ses environs, entre une entrevue et une autre, les chassés-croisés entre la grande Histoire (Imbert arrive lors du premier cessez-le-feu proposé par l'IRA et approuvé par les loyalistes, croise John Major venu fêter, un dimanche d'août, une paix fragile) et la petite histoire, celle des gens qui parsèment son chemin d'indications nouvelles ou espèrent pour leur pays un apaisement définitif. Effectuée à la faveur d'un calme provisoire, à un moment où le conflit pose un voile un peu moins lourd sur le quotidien, cette recherche, suspendue à des questions et à des doutes, rejoint finalement celle des Irlandais. Parfois, l'attente d'une personne déterminante pour son enquête l'amène à errer dans la ville, à y contempler les signes de la trêve, de la vie ou de sa propre expectation enveloppée d'un désir croissant de s'abandonner

au hasard, de tomber sur la petite fille qui jouait avec les vagues. Toujours, sans cesse, revient le petit film super 8 venant et disparaissant comme le ressac de la mer, tourmentant son réalisateur telle une image mentale qui ne livre rien d'elle-même sinon sa secrète inaccessibilité, ne renvoyant aucun reflet, à la manière de ce plateau tendu très singulièrement par Molly réfléchissant une absence, captant la fantomatique présence de celui qui la filme.

Très émouvante devient alors l'initiative du jeune cinéaste puisque la restitution à la famille de ce morceau de pellicule contribue à la reconnaissance d'Alec, le mari disparu, qui s'est effacé, s'est exonéré du regard pour capter la vie autour de lui. Cela fait de *Sur la plage de Belfast* un court métrage vivant, jugulant, dès le départ, la tristesse que pouvait susciter ce genre de sujet (l'accent est mis sur le rapprochement et sur le voyage, non sur la mort), animé d'une pudeur et d'un espoir que ne dément pas sa rencontre avec la femme et les enfants d'Alec, que ne contredit pas non plus la scène finale sur la plage avec Charmaine, Lorraine, Jack et Molly où a commencé cette histoire ou bien leur vision de ce qu'ils étaient onze ou douze ans plus tôt.

Peu importe les explications un peu faciles ("Peut-être qu'on fait des images pour lutter contre le temps qui passe, contre la disparition de ceux qu'on aime"), l'essentiel se trouve là qui déconcerte et nous entraîne loin des rives de la prétention et de la préfabrication.

Nathalie Mary

**Sur la plage de Belfast**, 1996, 16 mm, couleur, 39 mn.

Réalisation, image et son : Henri-François Imbert. Montage : Marianne Rigaud.

Musique : Silvain Vanot. Production : Libre Cours.